Grente

Le Poète-évêque Bertaut



GEORGES GRENTE
DOCTEUR ÈS LETTRES
Directeur du Collège libre de Saint-Lo

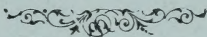
UN PRÉCURSEUR DE LAMARTINE
au début du XVIIe siècle

Le Poète-Evêque BERTAUT

Conférence faite à l'Institut catholique de Paris

(26 Janvier 1910)

(Extrait de la Revue de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*)



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA ET Cie
90, Rue Bonaparte, 90

1910

A Monsieur Henry Bordeaux

Ce modeste et déjà jubilaire Souvenir !

+ Georges Grente
Évêque du Mans

UN PRÉCURSEUR DE LAMARTINE

AU DÉBUT DU XVIIe SIÈCLE

Le Poète - Évêque BERTAUT

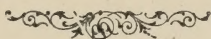
Extrait du *Bulletin de la Société Historique et Archéologique de l'Orne*
T. XXIX, 1910, p. 231-257. — Tiré à 100 Ex.

GEORGES GRENTE
DOCTEUR ÈS LETTRES
Directeur du Collège libre de Saint-Lo

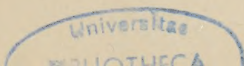
UN PRÉCURSEUR DE LAMARTINE
au début du XVIIe siècle

Le Poète-Evêque BERTAUT

Conférence faite à l'Institut catholique de Paris
(26 Janvier 1910)



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA ET Cie
90, Rue Bonaparte, 90
—
1910





Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

Jean Bertaut
1552 - 1611

Un Précurseur de Lamartine
AU DÉBUT DU XVIIe SIÈCLE

Le Poète-Evêque Bertaut

Conférence faite à l'Institut Catholique de Paris

(26 Janvier 1910)

MONSEIGNEUR (1),
MESDAMES,
MESSIEURS,

Quelle présomption singulière d'exhumer de l'oubli cet effacé de Jean Bertaut, de prétendre intéresser par ses œuvres des auditeurs délicats, et d'unir son nom incolore à celui de Lamartine ! On le tient, d'ordinaire, et non sans raison, pour le roi de la *pointe* et un ancêtre des précieux ; mais qui voudrait saluer en lui un précurseur de l'écrivain que Th. Gautier nommait « plus qu'un poéte, la poésie même »? Pourtant, Messieurs, tout inattendu que soit ce rapprochement entre Bertaut et Lamartine, des maîtres l'ont déjà tenté, et j'aurais à déplorer de venir trop tard, si leur autorité n'était auprès de vous garantie recevable de mon sentiment. Sainte-Beuve observait dans Bertaut « un certain accent lamartinien (2) » ; M. Brunetière « voyait en Lamartine l'héritier d'une longue tradition transmise de Bertaut ou de Malherbe jusqu'à lui ; le poète, continuait-il, n'a fait, à vrai dire, que retourner à la source, il ne l'a point découverte (3) ». Enfin, après la lecture d'un

(1) Monseigneur Baudrillart, Recteur de l'Institut catholique. — M. Henri Tournouër, Président, et M. le Baron J. des Rotours, Secrétaire général de la *Société historique de l'Orne*, étaient aussi dans l'auditoire.

(2) *Tableau de la poésie franc. au* XVIe *siècle*, p. 375.

(3) *De l'évolution de la poésie lyrique.*

poème de Bertaut, M. Faguet n'hésite pas à écrire : « C'est tout-à-fait une *Harmonie* de Lamartine (1) ».

Mais, avant d'aborder l'œuvre de Bertaut, il convient de connaître le personnage, sous peine d'encourir le reproche qu'un de ses contemporains, P. de Nancel, adressait à celui

> Qui lisant ses beaux vers ne se rend curieux
> De voir le riche fonds d'où ce ruisseau dérive.

Aussi bien, Bertaut éveille la sympathie, et sa vie éclaire à la fois et réfléchit son œuvre.

Jean Bertaut est originaire de cette Normandie que, vers 1660, Loret proclamait avec une naïve emphase également « féconde en grands hommes et en pommes », et qui possédait à ce point renommée de terre propice aux poètes, qu'un angevin de l'époque (2) s'excusait humblement, au « frontispice » d'un recueil de vers, de le publier sans être normand.

Bertaut naquit en 1552 à Donnay, prés de Harcourt, au diocèse de Bayeux. Sa famille, d'antique lignée, se glorifiait, à défaut de richesses, de longues traditions littéraires. La plupart des Bertaut furent, dans le passé, clercs ou professeurs, et l'un d'eux même, secrétaire de Charles VI, joua un rôle à la Cour. On n'ignore pas que Mme de Motteville, l'auteur des *Mémoires*, était la propre nièce du poète.

Sous la direction de son père, « régent » au Collège du Bois, à Caen, Jean Bertaut entreprit ces fortes études classiques, que ne permettent plus ni la complexité de nos programmes ni peut-être l'attention amoindrie des élèves. Comme ses condisciples, Malherbe et le futur cardinal du Perron, et sans paraître pour le temps un prodige, il était, dès sa douzième année, initié aux principes de la rhétorique et de la philosophie, écrivait le latin avec grâce, lisait aisément l'hébreu et parlait le grec couramment.

Ronsard suscita sa vocation poétique :

> Je n'avais pas seize ans quand la première flamme
> Dont ta muse m'éprit s'alluma dans mon âme (3).

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 19 avril 1894.
(2) La Pinelière.
(3) *Discours sur le trépas de M. de Ronsard.*

La ville de Caen se targuait alors d'être le « séjour des neuf sœurs ». Malgré la violence des guerres civiles et les ravages de la peste, les Caennais se dédiaient à l'envi des sonnets prétentieux et se défiaient en vers français, latins et grecs. Mais Vauquelin de la Fresnaye apprit à Bertaut que d'autres poètes savaient plus excellemment que ses compatriotes « tresser les lauriers triomphants et les lierres verts ». Le jeune rimeur se déprit de son admiration pour les pauvretés poétiques de M. de Bras et se laissa gagner, à son tour, par la fièvre d'enthousiasme qu'éveillaient Desportes et Ronsard.

Alors vos écrits seuls me chargèrent les mains.
Seuls, je vous estimai l'ornement des humains :
A toute heure, en tous lieux, je sentis votre image
Devant mes yeux errante exciter mon courage.
Je révérai vos noms, révérai vos hôtels
Comme les temples saints voués aux immortels (1).

Bertaut s'enhardit jusqu'à faire hommage de ses vers au poète dont l'historien de Thou regardait la naissance comme une compensation du désastre de Pavie. Ronsard daigna lui répondre et « lui promettre quelque fruit de ses premières fleurs ». Quand on se rappelle la renommée fabuleuse du chef de la Pléiade, on comprend le bonheur et l'orgueil que ressentit Bertaut à la lecture de cette épître. Quinze ans après, il s'en souvenait fièrement encore, et même entré déjà dans la lumière, il frémissait d'aise à la pensée de ce rayon de gloire qui avait caressé son humble front aux jours de son adolescence.

Ronsard lui avait déclaré que « pour longuement vivre

Il fallait longuement mourir dessus le livre.

Loin donc de se reposer sur ses qualités naturelles, Bertaut se soumit à un dur labeur. Il n'écouta pas, dans une rêverie languissante, la voix qui chantait en son âme, mais il étudia les moyens de la discipliner et d'en accroître la splendeur. En essayant, toutefois, de saisir l'intonation de

(1) *Discours sur le trépas de M. de Ronsard.*

Ronsard, il remarqua vite que la modestie de son talent devait limiter ses visées :

Je te pris pour patron, et je pus moins encor
Avec mes vers de cuivre égaler les tiens d'or (1).

Un préceptorat de six années dans la famille de Matignon, illustre par ses origines, ses alliances princières et l'éclatante conduite de ses membres, permit à Bertaut d'affiner ses allures et lui ménagea l'accès de la Cour. La Cour, « cette incomparable maîtresse d'école, comme l'appelait Marot, où les langages se polissent », lui offrait, avec le spectacle de ses fêtes somptueuses, la leçon continue de son exquise urbanité.

Fidèle aux traditions des Médicis, ses ancêtres maternels, Henri III, qui se piquait de belles-lettres, estimait la philosophie, l'éloquence, la poésie et la musique, presque à l'égal de sa toilette, de sa ménagerie et du bilboquet. Homme étrange, il enchantait et tour à tour écœurait son entourage. Sur la recommandation de Desportes, il s'attacha Bertaut en qualité de secrétaire, et celui-ci put admirer à loisir son élocution facile et son esprit railleur. Princes, grandes dames et gentilshommes, parés de brocart d'argent ou de toile d'or violette, qui auraient jadis traité de haut ce vilain « de povre et petite extrace », accueillirent favorablement le gentil poète à la physionomie avenante, au teint pâle, aux cheveux frisés, à la barbe longue et soyeuse, au regard doux et rêveur, dont les vers avaient « le bel air des choses », et qui, tout en ornant ses sonnets de pointes « poussées dans le dernier galant », reposait par sa décence de la gaillardise de ses émules. Ce n'est pas à lui, certes, tant il improvisait avec à-propos, que serait advenue la mésaventure de Malherbe, qui dédia une *Consolation* pour son veuvage au président de Verdun, alors que celui-ci était déjà remarié, et consolé sans doute (2).

Comment, d'ailleurs, n'aurait-on pas marqué de bienveillance

(1) *Sur le trépas de M. de Ronsard.*

(2) Ménage observe que ce contre-temps fâcheux ôta aux vers beaucoup de leur grâce !

au meilleur librettiste des ballets de cour? Ce divertissement jouissait alors d'une telle vogue, que cardinaux et nonces y assistaient à l'envi, et que les plus nobles seigneurs, le roi et la reine mêmes, figuraient gaiement à la mascarade. Or, Bertaut inventait à souhait les allégories et les strophes poudrées qui convenaient à ces danses, et nul ne chantait aussi agréablement « les nymphes étoilées

Naguère ici dévallées
Du palais céleste des dieux,
Pour voir un grand roi, dont la gloire,
Sur l'aile de mainte victoire,
Est volée au plus haut des cieux (1).

N'eût-il pas élégamment rimé, que par sa distinction et son enjouement, Bertaut se fût vite concilié la sympathie. Dans ce tournoi d'esprit qu'étaient alors les conversations de la cour, son ingéniosité remportait sans efforts de flatteuses victoires. Sa bonhomie perçait à travers son malicieux badinage, et le trait touchait à peine, que déjà la piqûre était guérie. Si l'on ajoute, de surcroît, que Bertaut maniait habilement la harpe et la viole, et qu'il crayonnait de si jolis pastels que les frères Le Chevalier d'Aigneaux le jugeaient digne de « ressusciter l'art d'Apelle et de Protogène », on conçoit qu'il fût unanimement choyé. Il mérita, de plus, par la loyauté de son caractère, sa modestie, son désintéressement et la fidélité de son cœur, des amitiés qui honorent sa mémoire, comme elles charmèrent sa vie.

Les plaisirs de salon ne l'absorbaient point, car, suivant le témoignage de Mlle de Scudéry, « il était capable d'un savoir solide et laborieux, aussi bien que de tout ce que les Muses ont d'agréable ». Avec Ronsard, du Perron, Desportes, Pibrac, Amadys Jamin, il suivait assidûment les réunions de cette Académie du Palais, « dressée à la manière des Anciens », et que Henri III avait transformée en société philosophique. Il y discourut même, un jour, en présence du roi, sur la colère, mais sa dissertation n'est que l'œuvre d'un rhéteur inexpérimenté.

(1) *Récit pour le ballet de douze dames toutes couvertes d'étoiles.*

Des travaux plus sérieux l'attirèrent. Il traduisit, ou plutôt paraphrasa les traités des *Vierges* de saint Ambroise, dont il respecta et parfois aviva le tour oratoire et poétique. Si l'on songe, Mesdames et Messieurs, que Balzac n'avait pas encore assoupli la prose et révélé « la juste mesure des périodes », on estimera plus équitablement la valeur de tels passages : « Le bon laboureur déchausse et fume le cep qu'il connaît pour excellent, le met à couvert du froid et prend soigneusement garde que l'ardeur du soleil de midi ne le brûle. Son champ, pareillement, il le laboure à reposée, ou bien, s'il n'endure pas qu'il demeure oisif, il le sème tour à tour de divers grains, afin que cette portée alternative de semences différentes lui soit comme une espèce de relâche... Regarde que bien souvent tout un champ ne porte pas des blés, et qu'on voit quelquefois ici les vignobles pencher sur le flanc des collines, là verdoyer les olives, et là rougir les roses. Quelquefois le laboureur, laissant un peu reposer la charrue, plante de son doigt la racine de quelques fleurs, et de ses rudes mains dont il tourne ses bœufs rétifs entre les vignobles, il presse doucement les tétins de ses vaches ou de ses brebis pour en tirer du lait. Toi donc, suivant l'exemple du bon laboureur, ne travaille pas le champ de ton âme avec des jeûnes perpétuels, comme avec des labourages sans repos. Fais fleurir en tes jardins la rose de chasteté jointe au lis des belles pensées, et que tes violiers soient arrosés par la vive fontaine du sang de notre Sauveur. » Aussi, quand l'Académie française « voulut, dit Pellisson, rendre la langue capable de la dernière éloquence, et faire un choix de tous les auteurs morts qui avaient le plus purement écrit, elle inscrivit parmi les auteurs les plus célèbres en prose : Amyot, Montaigne,.. Bertaut, du Perron et François de Sales (1) »

Sainte-Beuve remarque que « Virgile n'a pas cessé en France d'être dans l'usage et l'affection de tous (2) ». Sur la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, durant un laps de soixante années, quatorze gens de lettres, renommés comme Marot et du Bellay, ou peu connus comme Pierre de Tredehan

(1) Pellisson, *Histoire de l'Académie française depuis son établissement jusqu'à 1652.*

(2) *Etude sur Virgile,* p. 22

et Louis des Masures, le traduisirent en vers qu'ils qualifiaient « doctes et diligents », et que nous jugeons plats ou rugueux. Bertaut se contenta de paraphraser par quinze cents vers le second livre de l'Enéide. Ses contemporains le louèrent sans mesure (1), tant son aisance surpassait l'allure appesantie des autres traducteurs ; mais sa version est assez fastidieuse pour qu'on puisse lui appliquer le mot de Ménage : « Il en coûte souvent moins d'être auteur de son crû. »

Des événements tragiques troublèrent bientôt les ballets et les carrousels, dont seule une gaieté de parade animait encore le faste. Paris se hérisse de barricades. Dans une chambre du château de Blois, où s'éteignaient à peine les rires effrontés des *Gelosi*, le Balafré meurt sous le fer des Quarante-Cinq, et son frère, le cardinal de Lorraine, succombe,

> Foudroyé des éclats de la même tempête (2).

Peu après, Henri III, excommunié par le pape, déposé par la Sorbonne et maudit par le peuple, disparaît violemment, à son tour, de la scène.

L'heure était critique pour Bertaut. Préjugés, convoitises, rancunes, prévalaient : en ramant à l'aventure vers un abri imaginaire, ne courait-on pas le risque d'échouer soudain par un retrait subit des eaux? D'autres commirent la méprise, qui passaient pour habiles. Bertaut se félicita plus tard de sa clairvoyance. Trop avisé pour séjourner à Paris, où

> Qui faisait mention de concorde
> Sentait le fagot ou la corde,

il s'éloigna des *Seize*, tumultueux, et des prédicateurs furibonds et se blottit, durant l'orage, dans l'abbaye de Bourgueil que lui ouvrait la générosité du Cardinal de

(1) M[lle] de Gournay s'excusait ainsi d'entreprendre après Bertaut la traduction du même livre de l'Enéide. « Quelle témérité, Sire, une quenouille attaque une crosse, et la crosse illustre d'un Bertaut ! Duquel, à parler sérieusement, je ne m'approche qu'afin de porter en révérence le livre devant lui, dans le saint mystère des muses. Mais sous un si brave monarque (Henri IV) les dames peuvent oser entreprendre des gestes d'amazone. *Audetque viris concurrere virgo* ! »

(2) *Discours funèbre sur la mort de la Reine-Mère.*

Bourbon. En ce coin délicieux de la Touraine, il savoura si agréablement le charme

> De cette heure du soir où les terres se taisent (1),

qu'après la mort de son bienfaiteur, il souhaitait que « les lauriers qui jamais ne déssèchent ombragent son cercueil,

> Pendant qu'il cueillera, loin de peine et de deuil,
> Dans le jardin des cieux les immortelles roses
> De toute éternité pour les Anges écloses (2).

Rappelé bientôt à la Cour par l'influence de du Perron, il s'attacha étroitement à Henri IV et devint le chantre ordinaire de ses exploits. Le roi le récompensa de son affection et de ses services, d'abord par la commende de l'abbaye d'Aunay, ensuite par la grande aumônerie de la Reine et enfin par l'évêché de Séez.

Ce dernier titre a lieu de nous surprendre. Passe encore pour l'abbaye d'Aunay et l'aumônerie de la Reine, qui étaient des distinctions purement honorifiques. Sans engager par des vœux leurs bénéficiaires, elles leur permettaient seulement de toucher les honnêtes revenus inhérents à ces charges. Mais, la vie mondaine que Bertaut avait menée et la publication de ses poésies pétrarquistes ne le préparaient point à la dignité épiscopale. Son nom n'est point, assurément, cité dans la chronique indiscrète, qui consigne avidement les anecdotes scandaleuses et les allusions piquantes. Nul ne médit de ses mœurs, pas même Tallemant des Réaux, le maître-fureteur, ni l'Estoile, expert aux égratignures envenimées. Or, c'est un mérite d'avoir su résister à l'entraînement dans une atmosphère qui viciait les âmes les plus saines, et d'avoir encouru de ce jovial épicurien de Régnier le reproche d'une sagesse excessive.

Comment expliquer, néanmoins, la promotion soudaine de Bertaut à l'épiscopat, alors qu'il n'était pas prêtre et qu'il n'avait reçu même aucun ordre? Les mœurs du temps déchif-

(1) *Bourgueil.*
(2) *Hymne du roi Saint Louis.*

frent cette énigme. Malgré les justes protestations des Assemblées du Clergé, qui s'indignaient, avec Cospeau, « de voir la France remplie d'évêques encore aux bras de leurs nourrices, ou régentés dans les collèges (1) », les dignités ecclésiastiques étaient souvent abandonnées à l'ambition des grandes familles et aux convoitises des courtisans (2). A l'absence de vocation suppléait commodément l'attrait des prébendes.

Malheureusement, le contraste entre la décence de nos usages et les fantaisies du passé a suscité une confusion, préjudiciable à l'honneur de Jean Bertaut : la légende en a fait un prélat de cour, qui troussait plus gracieusement le madrigal qu'il ne portait pieusement la crosse. Des critiques autorisés ont, en effet, marqué leur étonnement, presque leur émoi, de voir un « flot de stances, de sonnets et d'élégies sur l'éternel sujet d'amour, bien qu'innocent en soi, couler si librement d'une plume épiscopale ». Or, depuis l'époque où il fut ordonné prêtre, et, à quelques jours d'intervalle, sacré évêque, Bertaut renonça aux frivolités qui avaient enchanté sa jeunesse (3). Le 26 janvier 1607 — il y a aujourd'hui même trois cent trois ans — il écrivait à du Perron qu'il voulait désormais composer « des vers convenables à sa profession, et qui sentent le bréviaire ». La dignité de sa vie prélatice proteste éloquemment, d'ailleurs, contre les insinuations légères ou les appréciations malveillantes.

L'évêché de Séez était alors « médiocre » (4), et le séjour de la ville épiscopale, à peine égayée par l'Orne somnolente, ne pouvait qu'éveiller un sentiment d'ennui dans l'âme d'un familier de la Cour. Il faut donc féliciter Bertaut d'avoir ponctuellement gardé la résidence, alors que nombre de ses collègues négligeaient ce devoir, que ses amis s'efforçaient de le rappeler à Paris, et que les divertissements et le souci de sa fortune suffisaient à le séduire.

« Il y a, disait Erasme, des évêques, qui de leurs fonctions

(1) *Mercure de* 1617 p, 19.

(2) Henri IV répondit en 1605 aux remontrances de l'Archevêque de Vienne, Pierre de Villars, qu'il « était glorieux de voir les évêques qu'il avait établis être bien différents de ceux du passé. »

(3) Toute cette question est étudiée en détail dans le livre consacré à Jean Bertaut, que nous avons publié chez Lecoffre, à Paris.

(4) Cf. Marin Prouverre, *Histoire ecclésiastique de Sais.*

ne retiennent que les comptes, laissant au premier misérable venu cette charge de prêcher, la première d'un évêque. » Bertaut, fidèle aux prescriptions du Concile de Trente, prit la parole dans beaucoup d'églises de son diocèse, et surtout en sa cathédrale. Ses sermons, dont plusieurs parurent en recueil (1), ne sont pas, comme on pouvait l'attendre d'un poéte, une composition ornée, gerbe de fleurs et de rubans. Il a clairement manifesté le désir de convaincre et de toucher son auditoire : ces préoccupations surnaturelles n'étaient pas alors banales.

On ne trouvera pas chez Bertaut l'ordonnance apprêtée de Bourdaloue, mais il a plus de régularité dans l'allure et plus de méthode dans la disposition que ses contemporains. Ses sermons se divisent presque toujours en trois parties : l'une, historique, qui comprend un récit de la Bible ou de l'Evangile ; l'autre, dogmatique, qui comporte une exposition et une réfutation, et la troisième, morale, qui renferme une exposition raisonnée et touchante.

Soucieux de diminuer le prestige des Réformés, il s'applique avant Bossuet à signaler leurs variations. Loin d'amoindrir l'objection d'un adversaire, il y répond sur un ton de bonne compagnie. S'il recourt aux paraboles familières pour accroître la persuasion, jamais il ne descend aux sous-entendus injurieux ni aux personnalités désobligeantes qui dégradaient alors la chaire. Bertaut abusa, toutefois, autant que les autres, de l'érudition. C'était l'époque, vous le savez, Messieurs, où, selon le mot de la Bruyère, « devant des femmes et des marguilliers, saint Cyrille, Horace, saint Cyprien, Lucrèce, parlaient alternativement ». Mais l'évêque de Séez eût le goût plus sobre. A l'exemple de M. de Genève, il mit parfois, cependant, « du blanc et du vermillon sur les joues de la théologie ». Son amour des belles pointes le conduisit même, certain jour de Pentecôte, jusqu'au « fin du fin », alors que « sa langue, parlant des divines langues, il prononça de la seule bouche de l'âme des discours que les oreilles seules de la pensée sont capables d'entendre ».

(1) *Sermons sur les principales festes de l'année, composez par Très Révérend Père en Dieu, messire Jean Bertaut, evesque de Séez, Conseiller du Roy en son Conseil d'Etat et privé et premier aumosnier de la Reyne, prononcez en son diocèse.*

Trop timide pour être un véritable orateur, Bertaut plaît par la logique des idées, la vigueur de l'analyse et cette ironie aimable dont il fustige nos défauts ; il touche par son inspiration généreuse et un pathétique discret, qui se tient en garde contre la déclamation. Sans visée ambitieuse, il a été, dans la réforme de la chaire, un des ouvriers de la première heure ; avec lui, l'éloquence religieuse pressent la beauté sévère qui lui convient.

Les devoirs de son état défendaient-ils à Bertaut toute distraction poétique? Qui le croirait, et quand cesse-t-on d'être poéte? Il suivait les traces de son prédécesseur, Claude de Morenne, qui « disait dévotement la messe » et « faisait, une heure, aux muses la caresse ». De la sorte, il réalisait l'idéal rêvé plus tard par Lamartine : « Je ne comprends le poète que sous deux âges et sous deux formes : à vingt ans sous la forme d'un beau jeune homme, qui aime, qui rêve, qui pleure, en attendant la vie active ; à quatre-vingts ans, sous la forme d'un vieillard qui se repose de la vie, assis à ses derniers soleils contre le mur du temple, et qui envoie devant lui au Dieu de son espérance ses extases de résignation, de confiance et d'adoration, dont ses longs jours ont fait déborder ses lèvres... Songe et joie dans la jeunesse, hymne et piété dans les dernières années. » (1)

Autour de Bertaut se groupaient plusieurs esprits cultivés auxquels il donnait l'essor, de jeunes poétes qui s'essayaient à rimer sous ses regards bienveillants, et des chanoines, dont les alexandrins solennels et vertueux n'effarouchaient pas leurs collègues du Chapitre. La mort de Henri IV vint brusquement bouleverser une société si paisible. Bertaut partit aussitôt pour Paris, assista aux funérailles du roi, et, en souvenir de ses relations avec le prince, fut chargé par les prélats de conduire le corps à la basilique de Saint-Denys. Revenu à Séez, il exhala sa peine dans des *Stances* et un discours. « Nos crieurs de livres, écrivait Malherbe à Peiresc, ne nous tourmentent que d'oraisons funèbres. M. Bertaut, évêque de Sais, fait imprimer la sienne cette semaine. Je tiens qu'elle sera la

(1) Première préface des *Méditations*.

meilleure (1) ». L'éloge n'est pas bourgeois, si l'on se rappelle que Malherbe « ne respectait ni les Hébreux, ni les Latins, ni toute l'antiquaille », qu'il biffait les exemplaires de Ronsard et de Desportes, et qu'il refusait insolemment d'aller entendre le sermon d'un évêque, sous prétexte qu'il « dormirait bien sans cela ». Entachée de nombreux défauts, l'oraison funèbre renferme des réflexions judicieuses, des aperçus politiques et des apostrophes éloquentes : « Nous produirons de nouveaux témoignages de sa vaillance, quand ses propres ennemis cesseront de la confesser... quand Arques, Dieppe, Ivry, Fontaine-Française, Aumale, Noyon et maints autres théâtres de sa gloire cesseront de la proclamer, etc. » Souvent retentit une note émue, et Bertaut nous renseigne sur le caractère affectueux de ses rapports avec le Roi.

Mais la mort de Henri IV l'avait abattu. Son frère avoue même qu' « il eût volontiers imité les fidèles serviteurs des anciens rois de Perse, qui célébraient avec leur mort les obsèques de leur prince ; il obtint, dit-il, de sa tristesse ce que sa religion lui défendait (2) » Le jour de la Pentecôte, Bertaut adressa encore la parole aux fidèles assemblés dans sa cathédrale. Au cours de la semaine suivante, il composa pour la solennité de Saint-Pierre, un sermon où s'affirmaient son dévouement à l'Eglise et son attachemnt au Saint-Siège. On en trouva les feuilles éparses sur sa table de travail : sa plume s'était reposée avant d'avoir achevé le discours, au milieu même d'une phrase. Le samedi, en effet, pendant la cérémonie de l'ordination, ses forces le trahirent, et l'on dut le porter défaillant au palais épiscopal. Atteint de la fièvre, il édifia le clergé et les fidèles de la ville qui se succédaient à son chevet, et, le 8 juin 1611, tandis qu'un dernier sourire effleurait ses lèvres, Jean Bertaut, dans la soixantième année de son âge, et la cinquième de son sacerdoce et de son épiscopat, s'éteignit pieusement, sans agonie, vers trois heures de relevée.

Telle est la vie de ce prélat aimable et distingué, dont Mlle de Scudéry témoigne : « Je ne pense pas qu'on puisse

(1) *Lettres à Peiresc*, Edit. Lalanne, II, p. 702.

(2) *Dédicace à la Reine.*

trouver de plus honnête homme. » Un de ses admirateurs(1) s'écriait :

Bertaut est au cercueil, c'est un crime de vivre.

S'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, nous expierons notre « crime » en étudiant son œuvre.

***

Panurge avait fait école. Sans prendre garde aux répétitions révélatrices, ni s'inquiéter qu'on pût, un jour, dénoncer la maraude, les poètes tenaient pour la plus « honorable des soixante-et-trois façons de s'enrichir, le larcin furtivement fait ». Ils pillèrent, de préférence, le maître des élégances poétiques, Pétrarque, dont tous les échos redisaient les harmonieuses *canzones*. Sa douceur troublante et subtile, son adresse à saisir les nuances de la passion et son afféterie caressante fascinaient des esprits, enclins eux-mêmes à la préciosité. Ils accaparèrent à plaisir ses procédés et ses formules.

Bertaut a donc suivi, comme les autres, le programme tracé jadis par Heroët de la Maison-Neuve et raillé malicieusement par du Bellay. Langueurs larmoyantes, allégories éthérées, bruits de chaînes, sifflements de flèches, désespoirs et agonies, nous retrouvons dans son œuvre tout l'attirail d'un virtuose qui s'exerce aux vocalises du bel esprit. En vers chatoyants il célèbre « une mer de grâce », mais

Une mer périlleuse où s'est noyé son cœur (2).

Il se révèle si gémissant, si accablé de « cent morts inhumaines », que nous ne pouvons nous empêcher de redire. en souriant, le vers de Lamartine :

Frappe encore, o douleur, si tu trouves la place !

(1) L'archidiacre du Houlme, Gervais Bazire, qui « rima quelques plaintes sur la mort de Bertaut, comme un gracieux mausolée à la mémoire de ce grand prélat ».

(2) *Autres Stances.*

Tantôt le tour est vif, plein de gaieté sautillante ; tantôt l'âme se berce en sa rêverie, mais l'esprit épargne au cœur la peine de s'attendrir, car Bertaut « clouait de l'esprit à ses moindres propos ». Ancêtre des précieux, il excelle aux pointes raffinées, aux stances *nichil-au-dos* que lui reprochait Malherbe :

> Chaque pas dans ses vers rencontre un trait charmant
> Ce sont petits chemins tout parsemés de roses (1).

Voulez-vous un exemple de ces riens fragiles, de ces strophes tenues, que Bertaut a ouvragées en artiste? « Je suis dit-il, une cire animée,

> Cire que de fleurs de souci
> Les abeilles ont composée,
> Et de fleurs de pensée aussi,
> Et de pleurs au lieu de rosée (2).

Voltaire relevait ainsi chez Bertaut nombre de traits « qui caractérisent l'esprit délicat d'une nation ingénieuse (3) ». On pourrait, sans doute, citer beancoup de vers du plus mauvais goût. Quel poète en est exempt? et Lamartine n'a-t-il pas écrit :

> Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,
> Et ma lyre devient l'urne de Madeleine (4).

Nous sommes aujourd'hui fort sévères pour de tels « colifichets ». Mais chantées par de gracieuses voix, accompagnées par l'épinette et le clavecin, ou offertes sur un vélin précieux dans un salon en fête, ces stances avaient un charme qu'elles ont perdu. Isolées du décor, elles nous semblent monotones et fastidieuses. Pour les juger équitablement, il faudrait les remettre dans leur cadre « Otez, dit Lamartine, les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes

(1) *Femmes savantes,* III, II,
(2) *Fantaisie.*
(3) *Dictionnaire philosophique.* Art. *Esprit,* p. 466.
(4) *Recueillements poétiques,* A. M. Félix Guillemardet.

de la Souabe à Werther, les vagues imbibées de soleil à Paul et Virginie, vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe. » Otez, de même, à Bertaut les lambris dorés du château de Blois ou du Louvre, et vous cesserez de le comprendre. Les seigneurs et les dames qui ne se lassaient point de l'admirer, s'étonneraient donc de nos critiques et nous décocheraient peut-être le mot dédaigneux d'Armande :

> Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !

Aussi bien, en rimant ces petits vers enrubannés et pimpants,

> Brodés de fin caprice et de grâce caline,

Bertaut ne songeait pas aux applaudissements lointains. S'il espéra jamais que son nom dût survivre, il prenait caution, plutôt, sur ses longs poèmes et ses poésies sérieuses pour lui obtenir l'immortalité.

Timandre est un roman en vers, une sorte de drame encadré dans une idylle. Sous les noms d'acteurs et parmi des incidents agréables à l'époque, le poète sait attacher et même émouvoir par une science du cœur humain, qui annonce déjà Mme de la Fayette. On peut relever plus d'une ressemblance entre le sujet de *Timandre* et celui de la *Princesse de Clèves*, et noter plus d'un trait commun aux divers personnages. Dans ce poème, que déparent de molles longueurs et une ornementation intempérante, brillent quelques descriptions pittoresques :

> J'ai vu souventefois, quand, aux rais de la lune,
> Pieds nus, échevelée, et d'une verge brune
> Tous les démons du ciel elle allait invoquant,
> Le ciel dans l'Océan secouer ses étoiles,
> Les vaisseaux sur la mer cinglant à pleines voiles
> S'arrêter à sa voix.

On y entend à la fois retentir l'accent vigoureux des héros de Corneille :

> J'ôte à bon droit la vie à qui m'ôte l'honneur,

et le cri passionné des héroïnes de Racine :

J'ai beaucoup de douleur, mais j'ai bien plus d'amour.
Un regard seulement détruit tous ces desseins,
Rendant plus que jamais mon âme éprise et folle...

Quant à l'*Hymne du roi Saint-Louis*, d'allure semi-épique, il renferme plutôt d'estimables fragments qu'il n'offre un ensemble de valeur. Bertaut y retrace, d'après Joinville, les hauts faits du pieux roi ; mais des rapprochements ingénieux et des allusions aux événements contemporains lui permettent de flétrir les guerres civiles dont il a pâti. Il lui semble voir encore

Les grands torrents de sang ondoyer par les plaines,

et les barbares accomplir leurs exactions. Tandis que

Fuit de toutes parts le peuple épouvanté,
Le malheureux qui tombe en leurs mains implacables
Autant qu'il a de bien autant il est coupable.
Il a contre leur chef son poignard aiguisé,
Si du mal d'être riche il se trouve accusé.

Un des caractères originaux de notre poéte, c'est qu'il

A des chants pour toutes les gloires,
Des larmes pour tous les malheurs.

Depuis les luttes religieuses jusqu'à la mort de Henri le Grand : l'assassinat des Guise, la révolte de Paris, le meurtre de Henri III, les intrigues des Ligueurs, la conquête du Royaume par le Béarnais, la conversion de Henri IV, la guerre contre les Espagnols, la conférence de Fontainebleau, le mariage du roi et la naissance du dauphin, la mort des grands du royaume et le crime de Ravaillac, Bertaut a tout exalté ou déploré, suivant que s'imposait à sa lyre la note triomphale ou lugubre.

De s'associer ainsi aux angoisses et aux allégresses nationales révélait une âme généreuse. Mais on pouvait craindre qu'en célébrant les rois, Bertaut, à l'exemple de Desportes et de Malherbe, qui s'agenouillaient sans effort, ne prodiguât les adulations : l'affection et la reconnaissance, surtout quand l'intérêt les seconde, ne sont-elles pas propices aux illusions?

Bertaut a joué discrétement son rôle de thuriféraire. S'il trouve, pour louer ses bienfaiteurs, des paroles qui caressent, il insinue avec tact des vérités parmi les compliments. Le baptême du dauphin lui sert d'occasion pour écrire, à l'usage des chefs d'Etat, un manuel de leurs devoirs :

Qu'il aime les beaux-arts dont les Muses s'honorent
Et sache que les ans toutes choses dévorent,
Fors les sacrés labeurs d'un illustre écrivain,
Que l'épée est sans nom, qui ne doit rien au livre,
Et que pour acquérir l'honneur de toujours vivre,
Si l'un ne parle pas, l'autre combat en vain....

Qu'il aime, qu'il adore et craigne tout ensemble
Celui sous qui la terre et le ciel même tremble,
Et sans qui nul État ne saurait se fonder.
Qu'il sache que c'est lui qui maintient les monarques,
Et qui montre aux plus grands, en mille insignes marques,
Qu'un roi qui le sert mal ne peut bien commander (1).

« Ce n'est pas le tout d'avoir du talent, observe La Rochefoucauld, il faut en avoir l'économie. » Or, Bertaut n'administrait pas le sien avec assez de sagesse. Loin de parvenir à la sobriété robuste, qui est un des éléments du genre classique, il a déployé en cinq ou six cents vers des idées clairsemées, qu'un cadre moins ample eût fait mieux ressortir. Sa verve, comme l'Eurotas de M. Duruy, « coule à sec », et la déclamation fastueuse ne supplée pas à l'indigence de la pensée. Selon le mot piquant de Sainte-Beuve sur un autre poète, il lui aurait suffi de retrancher, pour ajouter à ce qui lui manque.

Il sait, toutefois, l'art de frapper les vers sonores et de ramasser ces tirades héroïques qui retentiront si noblement sur les lèvres d'un Sanche ou d'un Horace, quand le génie de Corneille aura, en conservant leur force, atténué leur rudesse. C'est peut-être, en songeant à des strophes de cette venue que, le 2 juillet 1635, Racan osait, dans un discours à l'Académie française, appeler « miraculeux » les vers de Bertaut :

Vous ouvrez les Etats, et moi je les conquiers ;
Vous les savez régir, moi je sais les défendre ;
Vous assiégez des murs, et moi j'ose les prendre...

(1) *Sur la naissance de Monseigneur le Dauphin.*

Tu mires ta vaillance en des fleuves de sang,
Et ta gloire chemine entre trop de misères....
Les valeureux Romains, vainqueurs de tout le monde,
Ne fondaient point l'honneur où cet âge le fonde.
. . . . Les hymnes et les fleurs
Honoraient leurs convois, non les cris,ni les pleurs,
Car la fleur de leurs noms n'était jamais flétrie
Et pour le moins leur mort servait à la patrie (1).

***

Que Bertaut soit, ou non, l'inventeur des stances, ce détail ne le préserverait pas plus de l'oubli, que les qualités que nous venons de relever à son honneur. Malgré le trait de ses satires, la grâce de ses descriptions, l'éloquence de ses discours poétiques, l'esprit de ses sonnets, ce qui l'honore ce sont ses poésies lyriques, où il frôle parfois la beauté et atteint même la grandeur, où il semble un lointain précurseur de Lamartine. Voilà ses heures d'inspiration et de lumière. Alors, il planait au-dessus des broussailles de l'érudition et des fadeurs de la galanterie, et jetait en accents larges et vigoureux le chant de son âme émue.

Si Bertaut exalte l'amour, ses ambitions sont nobles :

Non, sachant que ma flamme est céleste et divine,
Je ne puis rien aimer s'il n'est égal aux dieux ;
Je veux qu'un bel oser honore ma ruine,
Et puisqu'il faut tomber, je veux tomber des cieux.

Arrière ces désirs rampant dessus la terre ;
J'aime mieux, en soucis et pensers élevés,
Etre un aigle abattu d'un grand coup de tonnerre,
Qu'un cygne vieillissant ès jardins cultivés (2).

Mais il a vite goûté l'amertume du plaisir, et, dans une chanson alerte, il célèbre le bonheur de l'homme qui en secoue résolûment le joug :

(1) *Pannarette ou bien fantaisie sur les cérémonies du baptesme de Monseigneur le Dauphin.*

(2) *Stances.*

Celui seul qui méprise
Les appâts amoureux
Et garde sa franchise
Est sage et bienheureux,
Et tout ainsi
Que d'amour il n'espère
Ni grâce, ni salaire,
Il n'en craint rien aussi.

Il se moque des larmes
Des amants insensés,
Il se rit des alarmes
Dont ils sont traversés,
Et dans la mer
Sous l'effort de l'orage
Il les voit du rivage
Eux-mêmes s'abîmer.

Une autre pièce de Bertaut résonne comme un chant de délivrance ; elle a l'allure rapide et presque impétueuse que Lamartine imprime à ses strophes :

Enfin ce tyran de nos âmes,
Que tout reconnaît pour vainqueur,
Désarmé de traits et de flammes,
A cessé d'assiéger mon cœur (1).

Mais la note que rend le mieux l'âme de Bertaut est celle de la souffrance et du regret. « La poésie, dit Lamartine, n'a jamais pu exprimer le bonheur comme elle exprime la douleur, sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel, et que l'homme, au contraire, connaît la douleur dans toute son intensité ». Même dans le Ballet des *Princes vêtus de fleurs en broderie*, Bertaut a murmuré sa plainte, et il s'attriste que « sous des ris passagers se cachent de longs regrets ».

Peut-être parmi ces fleurettes
Vivent quelques plantes secrètes
De soucis arrosés de pleurs,
Peut-être ont-ils en leurs poitrines
Les cœurs aussi percés d'épines
Que leurs corps sont couverts de fleurs.

(1) *Chanson.*

Mais qui ne sent point les traverses
Du soin et des peines diverses
Dont vivant nous nous travaillons ?
Et qui, franc de crainte et d'envie,
Cueille les roses de la vie
Sans se piquer aux aiguillons ?

La peine a fait jaillir de l'âme du poète des sentiments que le plaisir y eût probablement étouffés. Il a « écrit son chagrin » avec une tristesse qui apitoie.

Le mal n'est guère grand qui se peut bien dépeindre,
Et je sais mieux souffrir que je ne sais me plaindre,
Ayant l'âme plus ferme à porter les malheurs,
Que la langue éloquente à conter mes douleurs....
Que si jamais quelqu'un, dépouillé de sa gloire,
Entre ses plus grands maux a compté sa mémoire,
Et de larmes de sang lamenté ses ennuis,
C'est moi qui le dois faire en l'angoisse où je suis.

Sans égaler, certes, ces « chants désespérés qui sont de purs sanglots », il a, dans une imprécation violente, comme amorcé un fragment de la *Nuit de Décembre*, par la vigueur du tour, l'harmonie douloureuse et précipitée des paroles, et l'intensité de la passion (1).

Bertaut excelle, néanmoins, davantage dans les mélodies, et son élégie se voile de la mélancolie des regrets :

Flamme éteinte, feu charmant,
Quand il souffle doucement
Sur ta cendre
Il ne se révolte pas,
Il se plaint tout bas, tout bas,
O cœur tendre.

Il semble que le souvenir ait exercé sur le génie du poéte plus d'action que la réalité. Dans un féérique décor le passé déroule son cortège, et, tandis que folâtrent en une gaie lumière les triomphes d'antan, ou que se traînent sous une lueur triste les chagrins déjà oubliés, Bertaut suit le vol capricieux des

(1) *Elégie*

chimères, s'attarde en sa rêverie et ravive ses joies ou ses douleurs. C'est en songeant ainsi au bonheur perdu, dans un élan d'effusion sentimentale, qu'il a conquis sa part d'immortalité.

Lamartine conseillait de guérir le désespoir par l'oubli, mais A. de Musset s'écriait :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur?...
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Bertaut s'est prononcé pour l'opinion de Dante :

Mes plaisirs s'en sont envolés,
Cédant au malheur qui m'outrage ;
Mes beaux jours se sont écoulés
Comme l'eau qu'enfante un orage,
Et s'écoulant ne m'ont laissé
Rien que le regret du passé... (1)
Félicité passée
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir (2).

Saint-Gelais déclarait qu' « à la cour de France et ceux qui chantent et ceux qui ne chantent pas ont retenu cet admirable couplet (3) ». C'est le *vase brisé* de Bertaut. Les Solitaires de Port-Royal « le consacrèrent en le citant ». M. de Sacy l'inséra dans son Commentaire de Job. Plus tard, Mme Guyon en fit une application inattendue à l'amour de Dieu, et Sainte-Beuve écrivait que « nos mères savent encore ce couplet et l'ont chanté (4) ».

« La question de la destinée, c'est là, dit Jouffroy, de quoi parle la véritable lyre, la lyre des grands poétes, celle qui

(1) *Complainte.*
(2) *Chanson.*
(3) *Conversation nouv. sur divers sujets.*
(4) *Tableau de la poésie francaise au* XVIe *siècle*, p. 375.

vibre avec tant de mélancolie dans les vers de Lamartine (1) ». La mort, ce sujet grave, a heureusement aussi inspiré notre poète. Sans doute il ne décrit pas sa puissance avec le lyrisme d'un Malherbe, sa magnificence de paroles et l'agrément de son rythme, mais il prouve éloquemment que le rendez-vous inéluctable des rois et des sujets, sans hiérarchie ni préséances, est une compensation suprême des inégalités de la vie. Bertaut se rapproche de Lamartine en ce qu'il évoque l'au-delà ; alors que Malherbe regarde fixement la fosse creusée et laisse tomber le poids de la fatalité sur les rêves brisés et les illusions détruites, comme sur le cercueil la lourde pierre du tombeau, il chante l'espoir immortel et la leçon chrétienne de la destinée.

Ce sont peut-être, nonobstant, les poésies religieuses de Bertaut qui préludent le plus aux *Harmonies* de Lamartine. On n'ignore pas qu'aux XVIe et XVIIe siècles la mode prévalut de traduire ou de paraphraser les psaumes. Le choix pouvait être pire ! « David, dit Lamartine, est le plus lyrique, le plus pieux et le plus pathétique à la fois des hommes qui chantèrent leur propre cœur ici-bas (2) » Mais le modèle était singulièrement difficile à imiter. Emporté dans sa marche, sous l'impulsion divine, le prophète jette rapidement une expression hardie, une allusion concise, et bondit d'une pensée à l'autre, en négligeant les transitions. Comment le suivre dans sa course sublime? Sous peine de rester obscur ou de paraître incohérent, le traducteur doit modérer l'allure précipitée, et, par un doigté délicat, arrêter à temps la paraphrase, pour ne point énerver l'original. Les liaisons amoindrissent le lyrisme, et si l'on atténue les images éclatantes qui illuminent l'idée, ne court-on pas le risque de l'éteindre? On conçoit que Lamartine, las de stériles efforts, se soit écrié :

Pourquoi donc sous mon souffle et sous mes doigt rebelles,
O harpe, languis-tu comme un aiglon sans ailes,
Tandis qu'un seul accord du barde d'Israël
Fait après deux mille ans, dans les chœurs de nos fêtes,
Ondoyer tout un peuple aux accents des prophètes?(3).

(1) *Mélanges philosophiques. Du problème de la destinée humaine* p. 458.
(2) *Premières Méditations.* Préface.
(3) *Recueillements poëtiques.* Le tombeau de David à Jérusalem.

On comprend surtout que Marot, Th. de Bèze, Desportes, du Perron et les autres poètes qui essayèrent de traduire les Psaumes, y aient témoigné de l'embarras. Marot écrivit sur un rythme de chansonnette, et son œuvre, adaptée à des airs profanes, permit aux courtisans de verser le plus joyeusement du monde les larmes de la pénitence. Régnier prétendait que les psaumes de Th. de Béze étaient merveilleux quand on les « chantait sans dire mot », et Malherbe préférait avec impertinence le potage de Desportes à ses vers religieux. Bertaut l'emporte sans contredit sur tous ses émules. Ses stances ont parfois un certain nonchaloir, mais gardent le coloris pittoresque. « Bienheureux le juste, répéte-t-il après David, il

...... ressemble à ces belles olives
Qui du fameux Jourdain bordent les vertes rives,
Et de qui nul hiver la beauté ne détruit.
Les ruisselets d'eau vive autour d'elles gazouillent,
Jamais leurs rameaux verts leurs printemps ne dépouillent
Et toujours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit.
Nul effroi, nulle peur en sursaut ne l'éveille ;
Endormi, Dieu le garde, éveillé, le conseille (1).

L'un des psaumes les plus célèbres est le *Super flumina Babylonis.* L'écrivain sacré y exprime magnifiquement les lamentations d'Israel, qui déplore la ruine de Jérusalem et les tristesses de l'exil. Du Perron, Racan et Fénelon l'ont traduit en de nobles vers; mais Bertaut a trouvé une note touchante, et il a rendu la douleur des Hébreux avec une mélancolie toute lamartinienne :

... nos luths, qui pendaient aux saules de la rive,
Pleuraient en se taisant la liberté captive....
Pourrions-nous bien redire en ces douleurs extrêmes
Les vers que nous chantions, le front paré de fleurs?...
Ignorez-vous encor qu'aux âmes désolées
Commander les chansons c'est conseiller les pleurs (2).

Qui ne connaît le psaume CXLVIII, où le prophète convie la création à glorifier Dieu. C'est un ordre, plutôt qu'une exhor-

(1) *Cantique dont l'argument est pris du premier psaume de David.*
(2) *Paraphrase du Ps. CXXXVI*

tation : le ton est bref, la phrase, nerveuse et rapide. « Louez l'Eternel, vous qui êtes dans les cieux; louez-le, neige et rosée; montagnes et collines, étoiles et lumières, louez-le». Bertaut s'empare de ce thème brillant, et il le développe avec une richesse de langage qui lui ôte la sécheresse de l'énumération, avec une harmonie que Corneille, séduit par le même psaume, n'a point égalée.

Faites-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent,
Grands monts, qui comme rois les plaines maîtrisez,
Et vous, humbles coteaux où les pampres frissonnent,
Et vous, ombreux vallons, de sources arrosés,

Féconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cèdres qu'on peut nommer géants parmi les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous servent de voix....

Vous que la fleur de l'âge aux voluptés convie,
Vous qui chassés du monde et jà près d'en sortir,
Touchez d'un pied tremblant les bornes de la vie,
Faites son nom sans cesse en vos chants retentir.

Car il est l'Esprit seul en qui vit et respire
Tout être, ou non visible, ou visible à nos yeux,
Et le seul roi qui tient d'un éternel empire
Le trône de sa gloire élevé sur les cieux (1).

Telle est la *paraphrase* dont M. Faguet a dit : « C'est tout-à-fait une *Harmonie* de Lamartine. La forme est parfaite, et comme l'inspiration est très profonde, et comme la puissance de développement, quoique abondante encore, se restreint dans de justes limites, nous avons là une pièce classique qui est vraiment admirable. (2) » Qu'ajouter, Mesdames et Messieurs, à l'ampleur et à la qualité de cet éloge?

Il me plairait d'évoquer, au moins, ce *Cantique de la Vierge Marie*, qui ressemble à des litanies gracieuses :

C'est cette myrrhe en fleur et ce baume odorant
Qui rend de sa senteur nos âmes consolées ;
C'est ce jardin reclus, suavement fleurant,
C'est la rose des champs et le lys des vallées....

(1) *Paraphrase du psaume CXLVIII.*
(2) *Revue des Cours et Conférences*, 19 avril 1894.

Etoile de la mer, notre seul réconfort,
Sauve-nous des rochers, des vents et du naufrage,
Aide-nous de tes vœux pour nous conduire au port,
Et nous montre ton fils sur le bord du rivage.

Mais j'ai hâte de conclure en vous présentant quelques vers, qui sont déjà comme un prélude des *Méditations*. Aiguillonné par le repentir, Bertaut a enfin compris la futilité du bonheur que l'homme poursuit avidement, sans jamais atteindre que déception ou remords. Avant Musset dans sa *Lettre à Lamartine*, le poéte a éprouvé « les longs regrets des amours mensongères » et constaté avec une douloureuse mélancolie

Que les roses d'amour se passent en une heure
Mais que leurs piquerons blessent incessamment.

Dans l'effroi de sa conscience, il jette sa plainte à Dieu,

Dont la seule pitié nous tient lieu d'innocence.
Ma faute et non ma peine, est ce qui me tourmente...
Aussi (las !) n'est-ce pas afin que tu la saches,
Qu'en me la reprochant d'horreur je me remplis,
Mais je te la découvre, afin que tu la caches,
Et te la ramentois pour t'en causer l'oubli (1).

Taris donc, ô mon cœur, taris ces larmes vaines,
Ravis toi-même au temps l'honneur de les sécher....

Que si c'est par la croix constamment supportée,
Imitant notre chef et marchant après lui,
Qu'on parvient à la gloire aux élus apprêtée,
Il est bien malheureux, qui jamais n'eut d'ennui. (2)

En disant que Bertaut a, de quelque manière, devancé Lamartine, il ne pouvait évidemment venir à l'esprit d'esquisser entre les deux poètes un impossible parallèle. Encore moins doit-on prétendre que Bertaut a même entrevu les sommets où l'élan de ses successeurs a porté la poésie lyrique. Il se défiait trop de lui pour prôner sa méthode et songer que ses vers pussent servir de modèles. Bertaut n'a point l'inspi-

(1) *Cantique en forme de confession.*
(2) *Cantique.*

ration large, spontanée, enthousiaste de Lamartine, et l'on trouverait malaisément dans son œuvre le flot pressé, abondant et limpide, au murmure harmonieux et sonore. Outre l'infériorité flagrante du talent, le goût de l'époque, favorable aux *concetti* et aux tirades, l'eût empêché d'atteindre le lyrisme des *Méditations* ou des *Harmonies.* Même dans ses strophes les plus émues,

Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent (1),

et des vers inconsistants ou massifs, ralentissent soudain l'essor de ses stances.

Mais ce que l'on peut dire à son honneur, et l'éloge, s'il est grand, ne paraîtra point extrême, c'est que Bertaut fut « le frère en mélancolie » de Lamartine. Il eut en commun avec lui le don de l'élégie rêveuse, l'art d'exprimer ses sentiments par des teintes discrètes et de faire gémir ses vers en notes adoucies et voilées. Avant Lamartine, il avait cru que

Sur cette terre infortunée
Où tous les yeux versent des pleurs,
La lyre ne nous fut donnée
Que pour endormir nos douleurs (2),

et il a traduit avec une émotion si attendrie la tristesse des regrets, que ses vers reviennent spontanément à la mémoire quand l'âme songe aux *félicités passées.*

Voilà, Mesdames et Messieurs, le poéte-évêque qui fut, dans son temps, une célébrité, et de qui l'on déclarait que si l'on écrivait comme lui, on ne s'estimerait pas moins heureux que le roi. L'amour, le patriotisme et la foi lui inspirèrent des pages vivantes, humaines. Par l'intensité du sentiment, la fermeté ou l'harmonie de la forme, l'allure rapide du mouvement, il a rendu plus facile la tâche de Malherbe. Celui-ci avait trop d'orgueil pour en convenir; mais n'avouait-il pas implicitement qu'il lui était redevable, le jour où passant en revue Ronsard, Desportes, Régnier, d'Aubigné,

(1) Boileau, *Art poétique*, I.
(2) *Nouvelles méditations poétiques*, Adieux à la poésie.

pour ne citer que les plus grands, il proclama qu'il « estimait Bertaut le plus de toute la volée ».

La postérité s'est montrée moins indulgente que les contemporains, parce que les lyriques du XIX[e] siècle ont infiniment dépassé ceux du XVI[e]. Mais est-il sans valeur, le poète qui a obtenu de Boileau un brevet de bon goût et cet éloge que « Bertaut a attrapé dans le genre sérieux le vrai génie de la langue française » (1) ? S'il est vrai que « pour garder les noms de vieillir » et « pour rattacher, un nom avec honneur dans la mémoire des hommes, deux ou trois clous d'or suffisent (2) », j'entends un sonnet, une strophe, quelques larmes artistement enchâssées, Bertaut serait préservé de l'oubli. Peut-être, du moins, Mesdames et Messieurs, penserez-vous qu'il n'était pas indigne de votre faveur, pour avoir mérité un sourire fraternel de Lamartine.

(1) VII[e] *réflexion critique sur Longin.*
(2) Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au XVI[e] siècle* p. 379.

Alençon. — Imprimerie Alençonnaise 11, Rue des Marcheries.


a39003

002343829b